

# LA PREMIÈRE BIENNALE DE PARIS

## Du monde pictural à la palissade

La présentation de la Biennale de Paris est remarquablement effectuée. Les cimaises délabrées, la toile de jute trouée ou moiste, les plafonds tachés et détériorés, rien ne se voit. Belle apparence et comme nous voudrions un musée qui soit à la hauteur des enthousiasmes et des rêves de notre Paris.

M. Pierre Faucheux a fait merveille, et ceci nous laisse rêver car enfin, qui veut les fins sait choisir les moyens, et tout ceci sera détruit, démantibulé dans trois semaines.

Mais cette fois, ne nous laissons pas aller à des regrets inutiles car cette biennale, si elle n'ajoute rien à l'art, apporte malgré tout de nombreuses leçons et il faut savoir en profiter pour un devenir proche. Les sections étrangères sont admirablement accueillies et cimaises et tables pour gravures et gouaches sont bien distribuées. Nous ne pourrions pas en appeler à chacun des peintres qui s'affrontent sur les cimaises mais nous devons retenir certaines positions, certains contingentements avec le folklore, l'histoire de l'art, avec les sources génériques et c'est bien cela que nous révèle André Malraux lorsqu'il se penche plus de deux heures sur cette exposition.

Avant tout c'est Israël et le Mexique qui nous stupéfient le plus, le premier Etat parce que justement il n'y eut jamais d'art juif. Moïse avait condamné toute représentation qui pouvait conduire au fétichisme, et c'est ce qui fit appeler des architectes et des artistes étrangers pour que soit poursuivie la construction du Temple de Salomon. Donc, ce petit Etat, tout neuf, n'a pas d'antécédents et son art appartient en premier temps à l'influence européenne et notamment à celle de Paris. Israël ne se contentera pas longtemps de cela, et peu à peu un art jeune et actif se construit. Les toiles d'Agam moments à envisager successivement, sous différents angles de vision, vivent dans l'espace et se refusent à « mourir » sur les cimaises de musées. Nous en avons déjà parlé. Soulignons encore Arikha, grande toile d'un superbe violet, Bartmeyer qui utilise des portraits tragiques comme sait le faire Jean Dubuffet. Bonneh, lui, en appelle à des sujets folkloriques et Novak, cet ancien lieutenant parachutiste, peint

avec passion. Constructiviste certainement mais encore il œuvre avec subtilité. Cet éminent artiste est berger car dans le Kibbutz ; il n'est pas question de privilèges et Novak gagne ainsi sa vie. Quelles aventures et quelles rêveries possibles sur les cères du sol et sous le ciel bleu profond d'Israël.

Si Israël n'a pas d'appartenance à l'histoire esthétique pour l'art, par contre le Mexique et toute l'Amérique latine ne peuvent se libérer de la hantise des Dieux, des envoûtements telluriques, de ces gestes ancestraux, de toute cette appartenance à la modulation spirituelle. C'est bien cela que recherche Malraux lorsqu'il « respire » les additifs inconnus qu'apportent les jeunes peintres du Mexique. La construction des tableaux est extrêmement subtile.

Nous retrouvons une répétition du motif qui envoûte et qui par là-même devient tragique. La peinture du Mexique n'est pas sans nous rappeler le comportement ridicule de maîtresses de quelques semaines qui voudraient se comparer avec les compagnes qui, jour après jour, mois après mois, année après année, ont su valoriser la création de l'homme qu'elles aiment. Le Mexique lui, et ses artistes, sont là depuis des millénaires, et que peuvent importer, dans ce cas, les maléfices et les ridicules de nouvelles civilisations à peine « rodées » ?

Le Chili nous donne de belles toiles dirigées vers l'abstraction avec Balmes et Marta Leon. Le Pérou est ici plus comme une présence que dans des données bien définies, c'est-à-dire qu'il sait exister mais ne peut encore définir sa tendance. Le Nicaragua affirme des formes constructives tandis que le Guatemala est franchement figuratif avec Quiroa avec « Le Petit Train » et Rojas. L'Argentine subit la grâce et l'envoûtement de Vasarely et nous retrouvons avec plaisir Langlois, aux formes déchiquetées, que nous avions remarqué à la Galerie La Roué. C'est encore Silva, Presta, Garcia Miranda, tous avec de bonnes toiles. Le Brésil plus qu'aucun autre pays, après le Mexique, nous offre des antécédents historiques, ce Brésil aux méandres fluviaux, aux constructions plus américaines que les Etats-Unis, le Brésil, ce pays tout neuf dans un sens et

qui « veut s'exprimer ». Mabe nous présente une toile qui n'est pas sans nous rappeler l'incestualité ! Avec le Venezuela, nous sommes en pleine effervescence poétique, justement dans ce pays de pétrole... Nous remarquons Hurtado, Cuba, qui est le joyau des grandes Antilles, présente des constructions très serrées et des palettes très vives. Alvarez Rios et James sont bien les représentants de ces deux tendances. Les Etats-Unis proposent-ils une exposition de choc ? Non et cent fois non. Cicero recherche le mouvement, Oliveira est franchement figuratif tandis que Frankenthaler situe sa toile par plans.

Pritchard joue en blanc et noir. Getcheff est violent et Rauchenberg veut éblouir avec des sortes de photo-montages, mais les Français ne se laissent plus éblouir depuis Dada. Les Indes, tout comme le Pérou, procèdent d'un art en mouvement plus que d'un art vraiment établi. Pendant ce temps de futur épauvrissement, l'Iran avec Melkonian, Zendaoudi, Tanavoli, révèle des talents. La Grèce est franchement figurative, et Tsingos, là encore, développe son réel tempérament. La Turquie, elle, veut rester dans des destinées abstraites avec Eskin et Agaoglu. Soulignons la très belle

toile de Jean Zetlaoui, dont l'abstraction joue par touches délicates et peut affirmer une grande violence, ceci pour la Tunisie. Le Maroc représente un art très construit. La somptueuse salle du Japon nous comble. Nous retrouvons Domoto, jouant avec l'espace, l'Imai dans une fantasmagorie féerique, un superbe tryptique de Maeda est envoûtant. Le Liban, lui, affirme avec Akl et Arostegui une sorte de tragique. La Finlande, comme tous les pays nordiques, est franchement constructiviste. Arnu présente une toile aux fines stries construites. Manninen est un peu dur. Le Portugal donne des toiles bien établies avec Bertholo vert et gris, de Castro et Bual. Ce petit pays aux larges horizons est nettement en avant. Les Pays-Bas sont nettement influencés par Appel. Tout ici est violent dans ce pays de plaine. Van der Hayden, dans de grandes taches blanches et très contrastées, sait traduire l'hiver. Lei Molin, violent également, tandis que Leharris reste fluide, transparent. Lucebert traduit une sorte de métamorphose des dieux, et Schuring construit de très belles compositions, tout cela pour conduire à Visser dans des sculptures très rythmées. La Belgique, notre pays ami, sanctionne le talent de Bert de Leeuw, de Van der Cam, de Van Severen. Que dire de la Grande-Bretagne, qui expose souvent sur les cimaises françaises, et de l'Allemagne ? Pour le moins, nous apprécions cette tenue abstraite avec Ayres, Rummex, Caro Saufyets, Antens, remarquable, Bruning et Wertmann. A l'Est, la Pologne est franchement abstraite, avec Ziemski, Pagowska, Tarasin, et la Yougoslavie également très remarquable, avec Petlevski. La Bulgarie nous donne des toiles très kafkaïennes, et nous sommes devant un art qui ira du tragique

à la sérénité. Tinguely présente les méta-matics. Un ballon crève au nez de Malraux, les dessins informels faits par la machine traduisent l'introduction de la technique dans l'art mais le créateur reste en dehors. La Suisse, ce pays qui est toujours à l'affrontement de l'art, se révèle avec Iseli.

Un deuxième clou de cette exposition et dont toute la ville parle, est la salle de l'Auditorium, la salle des Informels. Cette fameuse palissade de Raymond Hains est là comme une présence de la France déchirée, cette France que d'aucuns voudraient anéantir et qui grâce à ces jeunes avant-gardes est loin de périr. Dufrené, de la Villeglé ont des tableaux exposés au plafond, malgré eux, car la place est réduite. Ce sont des arrachements tragiques et n'oublions pas que Malraux a dit « si atroce que soit

un temps, son style ne retient jamais que la musique ».

Picasso ne disait-il pas également « Il y a des kilomètres de peinture à la manière de... mais il est rare de voir un jeune travailler dans sa propre manière ». Il ne s'agit pas de rigoler ici, la provocation est muette, Georges Noël en affirmant cette position de manifeste veut éclater et veut dire à l'instar de Heines au public : « la nature n'est plus dans les arbres mais dans cette vérité quotidienne que nous arrachons dans ces nuits blanches, inépuisables et solitaires de nos insomnies ». Hains travaille, respire arrache et de cela il veut que le public soit amené à cette vérité que représente la destruction, origine de toutes les métamorphoses. La palissade de la Biennale n'est pas une réalité nouvelle, pas même une nouvelle réalité... C'est une refusée du Salon des Réalités nouvelles de 1949. Certains journaux en regardant la machine de Tinguely ont rappelé que Roland Dorgelès en 1914 avait fait peindre une toile par la queue d'un âne. Hains en souriant nous dit « les affiches sont au collage ce que l'âne est au frottage. C'est aussi la rencontre de la « colle Mohican » avec le dernier des Abencérages » (roman de Chateaubriand). Le couteau des lacérateurs tout com-

me le rouler d'Yves Klein — le monochrome — est un défi courtois aux paladins de l'entièrement fait main. Dufrené dit par ailleurs que : « le geste est à Mathieu ce que le juste est au milieu. »

Hains renchérit en disant : « Ce que Mathieu est aux Carolingiens, nous le sommes aux rois fainéants » et c'est pourquoi Dufrené avec son *Décor de l'envers* serait plutôt le Dagobert de la France déchirée. Ainsi les jeux sont faits.

Claude Rivière.

### LE JURY DE LA BIENNALE

Le 6 octobre au soir seront proclamés les noms des lauréats des prix et des bourses décernés dans le cadre de la Biennale de Paris.

Le jury international qui décernera ces récompenses sera composé de onze membres :

M. Marco Celebonovic, critique d'art ;

M. Will Grothmann, critique d'art ;

M. Emile Langui, directeur général des Beaux-Arts de Belgique ;

M. Porter A. McCray, directeur du programme international du musée d'art moderne de New-York ;

M. Henry Moore, sculpteur ;

M. Rodolfo Pallucchini, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Bologne ;

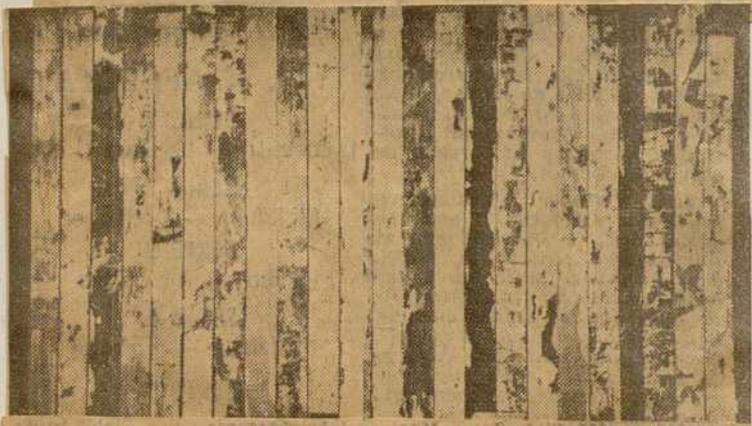
M. Edouard Pignon, peintre ;

M. D.C. Roell, directeur général du Rijksmuseum d'Amsterdam ;

M. Julius Szarzenski, directeur de l'Institut national de l'art à Varsovie ;

M. Rufino Tamayo, peintre ;

M. Ossip Zadkine, sculpteur.



La palissade des emplacements réservés de Hains (Photo Georges Véron, exclusivité « Combat »)